

# Babel heureuse

Aimer les différences, bâtir une Babel heureuse sur la déchirure et la haine ne va pas de soi. Le refus de la solution communautariste et identitaire, et les échecs de l'assimilation nous mettent en demeure de réinventer notre pensée de l'autre.

XAVIER GIRARD

Aimer les différences ? La question ressemble de si près à une sommation, réclame si fort mon assentiment que j'ai envie de ne pas répondre – ou à côté. Une question plus insidieuse me vient : aimer les différences, toutes les différences, vraiment ? Freud avait-il raison de dire qu'un peu de différence mène au racisme et que beaucoup en éloigne irrémédiablement ?

Invoquer non pas la différence mais la profusion, le chatoiement planétaire des différences, permet-il de dépasser le dualisme traditionnel et de composer avec l'identité de l'autre ? Et si le slogan de Michelangelo Pistoletto, qui rejoint celui des jeunes Beurs – « Vivons ensemble avec nos différences » –, valorisait à l'excès, comme les tenants de la conception différentialiste, les différences pour elles-mêmes ?

Et s'il était faux, absurde ou dangereux de se complaire dans le catalogue, le vanity-case de nos différences ? Pour Roland Barthes, « la différence, mot insistant et très vanté, vaut surtout parce qu'elle dispense ou triomphe du conflit ».<sup>1</sup> Mais les différences ? Les signes identitaires qui les relèvent aujourd'hui mettent plutôt à mal la croyance en une expulsion des conflits par la banalisation ou le débordement des différences manifestes. Loin d'être « l'allure même d'un poudroïement, d'une dispersion, d'un miroitement » que le sujet ferait concourir à la fin des oppositions entre identités culturelles et religieuses, plus que jamais la différence sert d'argument au soi-disant conflit des civilisations.

Comment dès lors désamorcer l'affrontement des différences ? Quelle sorte d'amour devrais-je porter aux différences pour y mettre fin ? Et quelles différences devrais-je aimer pour être d'intelligence avec l'autre, le différent, au lieu de lui déclarer la guerre ou de l'exclure en raison de son appartenance religieuse et de sa géographie périphérique qu'exacerbe mon obsession des limites ou parce qu'il serait plus nombreux que moi ?

Là encore, que penser ? Le mot d'ordre ne dit pas qui est censé aimer ni quelle place l'amoureux des différences occupe dans le jeu social et culturel. Impossible d'éviter les questions embarrassantes : qu'en est-il par exemple de mon amour des différences si ma différence est niée par l'autre ? Ou quel sens y a-t-il à déclarer aimer des différences qui ne remettent pas en cause ma position dominante ou, *a contrario*, continuent à m'opprimer ?

<sup>1</sup> In *Roland Barthes par Roland Barthes*, éd. Le Seuil, coll. « Écrivains de toujours », Paris, 1975, p. 73. (NDA.)

Je réalise aussi qu'injonction m'est faite non d'affectionner, de m'intéresser, d'accueillir, de prendre en sympathie ou de chercher à rencontrer l'autre, mais d'aimer des différences dans l'absolu. Que fait après tout le touriste qui met en images, comme l'entomologiste, les différences vestimentaires, architecturales ou culinaires qu'il prétend aimer ?

Ou bien encore : suis-je invité à aimer les caractères constitutifs de l'autre, sa différence intrinsèque, son altérité close, ou à établir avec lui une relation qui ouvre la voie à l'échange d'une « *pensée métisse* », selon le mot de Serge Gruzinski ?<sup>2</sup>

Il y a quelques nuits, ma voisine, à qui je faisais observer qu'il était quatre heures du matin et peut-être temps de baisser la musique, me répondit qu'elle faisait la fête (que pouvais-je bien avoir à dire contre ça ?) ; d'ailleurs, elle ne m'en voulait pas, mieux, on m'invitait au raout et, surtout, surtout, que je sache bien qu'on m'aimait. Je rentrais chez moi sonné. Je n'aimais pas les différences. Pire, je n'aimais pas la fête, je détestais la vie, la jeunesse, la musique, l'amour.

La lecture du journal me changerait les idées. George W. Bush y déclarait à propos des Irakiens : « *Ils ne savent pas comme nous sommes bons.* » Bref, les motifs de la seconde guerre d'Irak n'étaient pas ceux qu'on croyait ni ceux qu'on nous faisait croire : les Américains étaient à ce point agis par l'amour – un amour universel, un amour qui ne pouvait être inspiré que par Dieu et le respect des différences –, que leur « mission » en Irak ne réclamait pas d'autre justification.

Sur la page suivante, un article qui traitait de la remise en cause du droit à l'avortement évoquait les mouvements fondamentalistes américains qui brandissaient eux aussi l'arme de l'amour, notamment dans le cas des enfants trisomiques. Si l'avortement était criminel, c'était pour des motifs religieux et moraux, au nom du droit imprescriptible à la vie et du pur amour de la différence.

Un peu plus loin, un représentant de la « communauté gay », interviewé à l'occasion de la création de Pink TV, y répétait la nécessité d'« *affirmer sa différence* » dans un pays où l'homophobie continuait à faire des victimes. J'interrompais là ma lecture qui me faisait prendre en grippe le mot lui-même. Une chose était sûre, mon malaise tenait moins à la déclaration de l'amour des différences qu'aux intérêts, aux appartenances et aux politiques que cette différence sert. Les caractères propres aux différences identitaires qui s'affrontaient faisaient constamment oublier l'autre sens du mot différence : celui d'un rapport entre des interlocuteurs différents – autrement dit d'un écart, d'une distance qu'autorisent l'échange, la relation, la conversation, le « *cheminement avec* » (ainsi que Paul Ricœur désigne l'interprétation) et la transformation née de la rencontre, sans laquelle il n'est pas de Babel heureuse.

<sup>2</sup> *La Pensée métisse*, Serge Gruzinski, éd. Fayard, Paris, 1999. (NDA.)